

# Littérature, cinéma, photographie, chanson

## Le motif de « L'Algérie malgré tout »

Djema Maazouzi

Numéro 6, 2013

L'Algérie malgré tout

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1089261ar>

DOI : <https://doi.org/10.21083/nrsc.v0i6.2865>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

University of Guelph, School of Languages and Literatures

ISSN

2292-2261 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Maazouzi, D. (2013). Littérature, cinéma, photographie, chanson : le motif de « L'Algérie malgré tout ». *Nouvelle Revue Synergies Canada*, (6), 1–4.  
<https://doi.org/10.21083/nrsc.v0i6.2865>

© Djema Maazouzi, 2013



Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

**é**rudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

### Littérature, cinéma, photographie, chanson Le motif de « L'Algérie malgré tout »

Une anecdote algérienne raconte que c'est pour avoir eux aussi, « comme les Américains, leur chanson pour l'Éthiopie », qu'une trentaine d'artistes algériens s'est réunie en 1999 à Paris afin de réaliser cet opus en hommage au pays qui souffre : « Algérie mon amour, l'Algérie pour toujours ». Davantage « We are the children » que « We are the world », la chanson remporte un grand succès sur les radios algériennes. « Ô ma chère Algérie, tu as enfanté des artistes/Pour accompagner tes joies comme tes peines » répète le chœur qui passe en boucle à la télévision, alors que les autorités tentent d'enrayer l'appel au boycott lancé par plusieurs candidats qui renonceront bientôt à se présenter aux élections présidentielles imminentes. Si elle n'est pas un grand moment musical, cette chanson en est un de communion populaire chargé d'affects (les recettes seront versées aux victimes du terrorisme), de bonnes intentions, de déculpabilisation, de dénonciation de la répression et de la corruption, de volonté de réconciliation fraternelle. Elle est pourtant de fait un aveu d'impuissance, puisqu'elle résulte d'une action menée par des artistes dans une conjoncture qu'ils n'ont fait que subir et durant laquelle la profession a payé un lourd tribut. Reste que, de façon peut-être naïve et dérisoire, elle accorde symboliquement aux musiciens une fonction civique et à la culture un rôle dans la société en dénonçant islamistes et militaires.

« Malgré tout mon pays je t'aime/ [...] Malgré tout vive l'Algérie » entonnent donc à l'unisson, en arabe, en français, en berbère, autour du chansonnier Baaziz, toutes sortes de voix exilées ou restées au pays : rockeurs (Cheikh Sidi Bémol, Jimmy Ouahid, T34), stars du raï (de Khaled à Mohamed Lamine), rappeurs (du groupe Intik), chantres de la poésie kabyle (Djamel Allam), chanteurs plus classiques (comprendre bien établis à la télévision algérienne et dans un répertoire traditionnel) ou jeunes talents prometteurs comme Amazigh Kateb ou Souad Massi. Déclaration d'amour, cri de sincérité contre le désespoir, leur initiative est conçue dès le départ comme une contribution, « un don au peuple algérien » destiné à symboliser l'unité dans la différence et à susciter l'espoir d'un avenir meilleur pour un pays sortant d'une décennie de terrorisme. Elle est lancée par les membres d'une génération actrice des émeutes d'Octobre 1988 qui a gorgé le « quart d'heure démocratique » d'une parole caustique largement libérée de l'autocensure (le clip est réalisé par Aziz Smati, « président » de « l'association culturelle » *Bled Connexion*, à ses côtés se retrouve Mohamed Ali Allalou, l'animateur radio de « Sans pitié », qui en 1988 laissaient s'exprimer les chroniqueurs en herbe qu'allaient devenir le dérangeant SAS et le troubleur YB).

« Malgré tout vive l'Algérie » est autant un cri de résignation qu'un sursaut d'indignation. L'amour se déclare en dépit de l'opposition et de la résistance du sujet, en dépit de ce sur quoi le sujet n'a pas prise. Assumé envers et contre tout, quoi qu'il soit arrivé, arrive ou puisse arriver, il fait fond sur la construction au présent d'une Algérie idéale ratée qui a été et ne sera plus, qui aurait pu être et ne sera jamais, qui est et reste un possible, une utopie, entre rêve, désenchantement et blessure vive.

Dix ans après le « chahut de gamins », le cri d'un amour « malgré tout »<sup>1</sup> est une construction très paradoxale. « Malgré » module et atténue, mais est conjugué à un « tout » qui évase et amplifie. Lié à quelque totalité vague dont pourtant chacun devrait savoir de quoi elle est faite, l'amour éprouvé est à la fois inconditionnel et conditionné. Pris d'un bloc « malgré tout » profile des obstacles absolus tout en les éludant, surplombe des contradictions en les noyant dans un ensemble flou d'amalgames et d'autres contradictions latentes. L'expression est à la fois paradoxale, polysémique, énigmatique, imparable, convaincante et indiscutable. Elle oscille entre la concession morose et l'oxymore inavoué. Mais il y a surtout qu'elle est devenue doxique en Algérie, figurant en quelque sorte au centre du sociogramme « Algérie », c'est-à-dire d'un « ensemble de représentations partielles, conflictuelles, en interaction les unes avec les autres, centré autour d'un noyau sémantique (noyau sens) [le noyau « Algérie », c'est nous qui soulignons] lui-même conflictuel »<sup>2</sup>.

L'accrétion de représentations, d'idéologèmes, de figures qu'elle provoque est énorme, et l'expression essaime dans maints textes, films, discours, images, au point où il est possible de considérer « L'Algérie malgré tout » comme un lieu au sein duquel se love ou se déploie tout à tour l'imaginaire social

(Popovic, 2013), distribué en trois strates, « à l'échelle individuelle, à l'échelle des groupes sociaux et l'échelle macrosociale » (Popovic, 2013 : 226-227). L'imaginaire social, ce « lieu de littérarité générale » est le « produit de l'action de cinq modes majeurs de sémiotisation » que Pierre Popovic (2013 : 226-227) décline et articule en une *narrativité*, une *poéticité*, une *cognitivité*, une *théatralité* et une *iconicité*.

Motif non seulement lié à la conjoncture dans laquelle la chanson de Baaziz devient un tube, « L'Algérie malgré tout » est à la fois mobile (intention, cause, explication, raison) et dessin (thématique, sujet). Il anime des récits, prend des formes et des voix, agrège des représentations, du savoir, des affects, il performe des effets de sens, des images, il catalyse des topoï depuis des décennies avec en toile de fond :

- l'Algérie coloniale (imageries produites par les textes coloniaux ou les constructions anticolonialistes liées au mouvement nationaliste radical ou réformiste, etc.) ;
- l'Algérie en guerre (de la troisième voix camusienne à l'exaltation assassine des tenants de l'OAS en passant par la lutte contre l'oppression coloniale et ses solidarités fraternelles, etc.) ;
- l'Algérie post-coloniale (du rêve des Pieds-rouges et des tiers-mondistes aux idéaux trahis après l'indépendance, de l'Algérie des luttes pour les libertés individuelles des années 1980 à celle « méconnaissable » de la décennie noire, etc.).

«L'Algérie malgré tout » est ainsi le leitmotiv dramatique (dans son acception musicale aussi) qui squatte mille expressions passionnées d'amour pour le pays : qu'il soit tu dans l'amour partiel et dissociant du paradis méditerranéen sans les indigènes évoqué par les textes algériens ; exalté par la « passion aveugle, bestiale, stupide mais authentiquement pure » (Marie Cardinal et son explication de l'OAS, Cardinal, 1980 : 74) ; dépeint comme amour fou jamais totalement partagé (Hélène Cixous, Jean Senac) ; vécu en un amour dangereux (se faire torturer et exécuter pour l'Algérie de Henri Alleg et Maurice Audin) ou en amour éthique (René Vautier) ; résumé en un amour contrarié, contrariant, contradictoire (Malika Mokkedem et certains auteurs de la « littérature de l'urgence ») ressenti par ceux qui aiment follement ce pays mais ne comprennent pas son peuple (qui vote FIS) ; focalisé sur un amour déçu tissé du ressentiment envers ce que n'est jamais devenu le pays (Jean-Pierre Lledo) ; ou encore personnalisé par un amour biaisé car rendu possible en trichant sur ce que l'on est (Eberhard déguisée en homme pour aimer ce pays, ou le *Garçon manqué* de Nina Bouraoui).

« L'Algérie malgré tout » active aussi du sens chez des poètes, des dramaturges et des romanciers qui explorent leur rapport avec l'Algérie. Par exemple dans ce poème « Écoute et je t'appelle » (1961) de Malek Haddad : « Au voleur à chaque fois qu'un poète se noie/Dans le cœur de sa muse et dans le cœur des mots/Moi les mots que j'écris font des mathématiques/On a tué tant d'Algériens ! [...] La chaumière et le cœur ?/Sur les hauteurs d'Alger/La villa Susini/Est le château de mes amours... » (Haddad, 2003 [1961] : 13); dans les « Rêves en désordre » (1970) de Bachir Hadj Ali : « Je rêve de mon peuple valeureux cultivé bon/Je rêve de mon pays sans torture sans prisons/Je scrute de mes yeux myopes mes rêves dans ma prison » (Hadj Ali, 1970) ; Aziz Chouaki dans *Les Oranges* (1997) et le serment de l'incipit : « Je jure d'enterrer à jamais cette balle le jour où tous les gens de cette terre d'Algérie s'aimeront comme s'aiment les oranges ». Serment impossible à tenir tout au long d'une histoire parodiée au pas de course et malgré une ultime tentative de partager équitablement le pays : « On est tous d'accord sur une chose, la spécialité d'Albert Camus : découper la grande pastèque en tranches circulaires, et non pas en quartier. C'est là l'astuce. Comme ça, chacun il a un peu de cœur. » (Chouaki, 1997) Ou encore Areski Mellal dans sa pièce de théâtre *La délégation officielle* (2002), lorsqu'il passe en revue la générosité de menus gestes quotidiens comme autant de miracles humanistes qui échouent pourtant à faire un pays : « Voilà Meriem toi aussi tu es un îlot mais tu ne le sais pas [...] Je ne suis pas le pasteur Luther King, je ne sais pas rêver. El Djaïr n'existe pas » (Mellal, 2003 : 138).

Ce numéro de la *Nouvelle Revue Synergie Canada* opère une sélection dans cet énorme corpus évoqué et propose d'examiner la façon dont cet « Algérie malgré tout » s'énonce à travers quelques exemples empruntés :

- à la littérature classique telle que Charles Bonn, Christiane Ndiaye et Zineb Ali-Benali la relisent, que cette littérature soit fondatrice d'une littérature nationale avec des auteurs comme Mouloud Feraoun (en mettant en exergue ce qui « grince », ce qui fait apories dans son premier roman) ou Mohammed Dib (dont on peut voir certain personnage réifié plusieurs décennies plus tard chez Djaout) ou qu'elle soit encore plus ancienne en considérant le fond de l'oralité dans ses ramifications avec la poésie arabe et berbère (du souffle du poète décrit par Ibn Khaldoun aux mots de Jean Amrouche ou de Kateb Yacine) ;
- à la littérature contemporaine (roman de la fin des années Quatre vingt, poésie produite durant les années 1990) selon la manière dont l'appréhendent Christiane Ndiaye - avec Tahar Djaout et le symbolique objet, outil du métier à tisser -, Pierre Popovic - avec Bahli et Laroussi, en recherchant, « sans aucun filet » contextuel si ce n'est l'environnement constitutif du poème même à faire émerger les possibles du dire poétique dans l'impossible dire d'une mémoire -, et Djemaa Maazouzi - avec Habiba Djahnine qui, dans une mise en scène de la parole à partir d'un oxymoron qui n'en est pas un, permet de nourrir, en équilibre, l'espoir d'une « Algérie possible », fragile, mais bien présent - ;
- au cinéma (celui dit de l'immigration - de Rabah Ameur-Zaïmeche, celui qui revient sur la décennie noire - de Habiba Djahnine- ou encore celui qui s'effectue au présent en même temps que s'érigent et se revendiquent de nouvelles voix et images des Algériens par eux-mêmes comme celles de Tahar Kessi, Djamil Belloucif, Drifa Mezener et Aboubakar Hamzi), à travers les analyses de Marion Froger, de Djemaa Maazouzi et de Habiba Djahnine qui décryptent les dynamiques par lesquelles se déconstruisent et se reconstruisent les liens entre une subjectivité et un groupe, tension productrice de territorialités entre ici et ailleurs, entre intimité et extimité (dans un va et vient incessant comme le montre Froger pour Zaïmeche, dans une essentielle monstration de soi comme le révèle Djahnine en suivant les paroles et images de quatre réalisateurs de courts métrages) ;
- à la photographie, telle qu'elle s'offre, se partage, circule sur le Web en donnant à regarder l'Algérie inédite de Ramzy Bensaadi, une Algérie au quotidien générique ordinaire et tout en même temps un singulier quotidien algérien extraordinaire lorsqu'il est regardé et donné à voir et à comprendre dans le détail magnifiant et magnifié ;
- à la chanson qui peut être le lieu de passage d'une tradition poétique rurale vers une parole politique percutante, moderne, actuelle et tout en même temps porter un idéal de la nation historicisée dès la guerre d'indépendance, comme parvient à la cerner Mohammed Yefsah pour Lounès Matoub.

Enfin, « l'Algérie malgré tout » émaille aussi des discours qui, dépassant l'Algérie, viennent embrasser non plus « l'être algérien » mais « l'être arabe », donnant paradoxalement encore plus de spécificité au lien avec l'Algérie et au « malgré tout » qui le dynamise, à la fois dans son actualité politique et dans ses soubresauts identitaires définitoires. En fait, cet enjambement qu'opère Anouar Benmalek de l'Algérie vers un autre monde, « arabe », illustre bien aussi la construction malléable à merci qu'autorise « l'Algérie malgré tout ». Pour tout pays, toute nation, le « malgré tout » pourrait fonctionner.

Tout en invitant le lecteur à remonter ces courants que nous lui proposons sous des latitudes bien algériennes dans ce dossier, nous n'hésitons pas à le convier à ouvrir du « malgré tout » dans son ici et maintenant. Les membres du CRIST<sup>3</sup> ont pu d'ailleurs éprouver cette adaptabilité en janvier 2012, lors d'une journée d'étude où, tout en privilégiant le « malgré tout » algérien, ils avaient adjoint à la problématique deux excentremens qui permettaient à la fois de l'élargir et d'avoir des effets de retour sur cette problématique : en tables rondes avaient alors pu être exposées et débattues, d'une part, « La Belgique malgré tout » (à partir de la *Revue de l'Université de Bruxelles*, 1980, collectif dirigé par Jacques Sojcher qui en son temps fit grand bruit) et, d'autre part, « Le Québec malgré tout » (en voyant-là un prolongement diffus d'un « Le Québec me tue » d'Hélène Jutras).

Djemaa Maazouzi

---

## Notes

<sup>1</sup> Un « malgré tout » qui dans le code-switching algérien s'insère en français dans la phrase de langue arabe ou berbère.

<sup>2</sup> Cf. la définition que donne du sociogramme Claude Duchet, dans « Penser la guerre », texte publié dans les Actes du colloque de Dunkerque en 1995 (ouvrage édité par Claude Duchet et Pierre Yana) et dont nous citons le manuscrit inédit « Le sociogramme de la guerre », pp. 2-3. Pour des développements et des exemples de sociogramme, lire : Claude Duchet et Patrick Maurus. 2011. *Un cheminement vagabond. Nouveaux entretiens sur la sociocritique*, Paris, Honoré Champion. Pour une vision plus complète et large de la sociocritique lire aussi : Pierre Popovic, « La sociocritique. Définition, histoire, concepts, voies d'avenir » (in *Pratiques*, n° 151/152, décembre 2011, pp. 7-38).

<sup>3</sup> Cf. les archives des activités du Centre de recherche interuniversitaire en sociocritique des textes (CRIST) et le détail de la programmation de cette journée d'étude qui s'est déroulée le 13 janvier 2012 à l'Université de Montréal : <http://www.site.sociocritique-crist.org/p/archives.html> (consulté le 31 août 2013).

## Bibliographie

- Cardinal, M. 1980. *Au pays de mes racines*. Paris : Grasset.
- Chouaki, A. 1997. *Les Oranges*. Paris : Mille et une nuits.
- Duchet, C., Maurus, P. 2011. *Un cheminement vagabond. Nouveaux entretiens sur la sociocritique*. Paris : Honoré Champion.
- Haddad, M. 2003 [1961]. *Écoute et je t'appelle*. Paris : Bouchène [Maspero].
- Hadj Ali, B. 1981 [1970]. *Que ma joie demeure !* Paris : L'Harmattan [Oswald].
- Maurus, P. (dir.). 2013. *Actualité de la sociocritique*. Paris : L'Harmattan.
- Mellal, A. 2002. *La délégation officielle*, in Waciny Laredj, *Paroles d'Algériens. Écrire pour résister dans l'Algérie du XXe siècle. Anthologie*. Paris : Arte Éditions/Le serpent à plumes/Institut du monde arabe, pp. 131-138.
- Popovic, Pierre. 2011. « La sociocritique. Définition, histoire, concepts, voies d'avenir ». *Pratiques*, 151/152, décembre, pp. 7-38.
- . 2013. « La vierge Marie, le tiroir au manuscrit, l'annuaire téléphonique, Joseph S. Nye Jr et le concept d'imaginaire social », in Patrick Maurus (dir.), *Actualité de la sociocritique*. Paris : L'Harmattan, pp. 209-236.